

Magie, Amour et Aventure au Royaume de Dame Nature



VÉRONIQUE WEGNEZ

Véronique Wegnez

Magie, Amour et Aventure
au Royaume de Dame Nature

© Véronique Wegnez, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1292-9

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*En souvenir de mon bien-aimé Pollux qui
confortablement installé sur mes genoux
m'a si souvent accompagnée
lors de l'écriture de ces aventures...*

Sommaire



Le Hérisson Amoureux

La Chevrette et l'Agneau

Un Amour de Gargouille

Le Prince Escargot

Note sur l'auteure

Illustration

1.

Le Hérisson Amoureux





Il était une fois, dans un petit village entouré de collines verdoyantes boisées et parsemées de troupeaux de moutons, une jeune fille qui répondait au joli nom de Marguerite. Devenue orpheline peu de temps à peine après sa naissance, la pauvre enfant n'avait pour ainsi dire jamais connu la douce et incomparable chaleur d'un foyer. Recueillie par son oncle et sa tante, qui tenaient la seule et unique boulangerie du lieu, Marguerite avait en effet grandi sans que ses tuteurs ne lui eussent jamais témoigné le moindre signe d'affection. S'ils avaient certes accepté de l'héberger après la disparition tragique de ses parents, morts dans un incendie dont elle seule avait réchappé, c'était tout simplement dans l'idée que, dès que cela serait possible, elle leur apporterait une aide plus qu'appréciable dans la gestion journalière de leur commerce florissant.

Comprenez par là que, à travers le bébé qui gigotait en pleurant dans ses langes noircis par la fumée et la suie, ils virent se profiler soudain une occasion fort intéressante, ma foi, bien que nécessitant quelque patience de leur part pour que l'investissement s'avérât rentable. Car cette enfant, élevée et formée par leurs soins, et qui leur serait dès lors redevable de sa survie et de son éducation, se révélerait finalement, le temps venu, une main d'œuvre soumise, gratuite, et taillable et corvéable à merci.

Aussi s'occupèrent-ils d'elle tout au long de ses premières années, bien que sans tendresse aucune, le temps qu'elle grandît et fût apte à les récompenser du sacrifice qu'ils avaient consenti en se chargeant d'elle. Puis, ce jour-là enfin arrivé, ils la mirent au travail sans façon, tout d'abord chez eux parce que les tâches ménagères n'y manquaient point et qu'ils étaient bien décidés à profiter au maximum de la situation, avant de l'inclure également dans leur affaire familiale dont ils souhaitaient se décharger aussi. Ils lui apprirent ainsi à lire, à écrire et à compter, lui montrèrent comment préparer le pain et toutes ces mille et une choses délicieuses qui attirent les gourmands et satisfont les gourmets ; ces innombrables sucreries, viennoiseries, pâtisseries ou pièces montées alléchantes qui ravissent les yeux, titillent les papilles, et rapportent un maximum de pièces d'or sonnantes et trébuchantes à qui a l'heur de les vendre.

Sous la direction froide et sévère de ses tuteurs, Marguerite découvrit donc les différentes ficelles de ce métier qu'elle se mit au fur et à mesure à exercer à leur place. Levée aux aurores, alors que son oncle et sa tante restaient bien au chaud sous la couette, profitant à loisir d'un sommeil pourtant mérité d'aucune manière, la jeune fille mettait la main à la pâte pour que, à l'ouverture de la boutique, les nombreux présentoirs fussent garnis à craquer de douceurs plus exquis les unes que les autres : pains dorés à la croûte croquante, couques au beurre bien chaudes - avec ou sans raisins -, gâteaux dégoulinant du miel le plus fin, éclairs au chocolat remplis d'une crème à la vanille onctueuse à souhait, ou tartes aux pommes fleurant bon la cannelle. Debout au milieu de ce véritable palais des délices, Marguerite accueillait ensuite, avec le sourire, les nombreux clients qui se bousculaient sans ménagement pour être les premiers servis, s'efforçant de satisfaire au mieux toutes leurs envies, les conseillant parfois, même, lors d'un choix rendu décidément fort difficile en raison de la diversité et de l'excellence des gourmandises disponibles.

Lorsque, en fin d'après-midi, les rayons étaient finalement entièrement vides, et que le calme était revenu, il était temps pour la jeune fille de tout ranger et nettoyer soigneusement pour que tout soit en ordre pour le lendemain. La porte de la boulangerie refermée derrière elle, son travail n'était cependant pas terminé pour autant, loin de là ! Il lui fallait effectivement rejoindre au plus vite, à l'étage supérieur de la maison, ses tuteurs qui attendaient impatiemment qu'elle leur préparât maintenant le repas, fît la vaisselle et mît de l'ordre dans leur demeure.

Ce n'était qu'après que toutes ces tâches eussent été scrupuleusement exécutées qu'elle pouvait, la nuit déjà tombée, regagner la sombre et humide mansarde qui lui servait de chambre. Sans même prendre le temps de se déshabiller, elle se laissait tomber sur son lit, s'enfonçant instantanément dans le vieux matelas tout mou, appuyait sa tête sur l'oreiller qui sentait le moisi, croisait les mains sur sa poitrine, levait les yeux vers la minuscule fenêtre qui la surplombait, lucarne noire parsemée de gouttes d'or, et laissait son esprit vagabonder là-haut, parmi la myriade d'étoiles scintillantes qui, en était-elle sûre, veillaient sur elle.

Elle se représentait, par exemple, à cet instant qui n'appartenait qu'à elle, les parents qu'elle n'avait jamais connus, étant trop petite lors de leur perte pour se rappeler quoi que ce fût d'eux, hélas. Elle imaginait cette famille qu'elle n'avait malheureusement jamais eue, se demandait comment cela aurait pu être pour

elle, en réalité, d'être entourée de personnes aimantes et souriantes qui se seraient sincèrement souciées de son bien-être ainsi que de son bonheur. Il lui plaisait alors également de croire que, dans cette famille bienveillante et bien-aimée, elle aurait certainement eu des frères ou des sœurs, voire même les deux, avec lesquels il aurait été si bon de rire et de jouer, de grimper dans les arbres ou de courir dans la campagne parmi les troupeaux de moutons... bien souvent, c'était au beau milieu de ces bienfaisantes rêveries qu'elle finissait par s'endormir, emportée sans prévenir par la fatigue de la journée écoulée.

Il va de soi que, de cette façon, Marguerite était loin de mener une vie très plaisante. C'était tout au contraire une existence extrêmement laborieuse qui débutait très tôt le matin pour ne s'achever que très tard dans la soirée, si pas dans la nuit. C'était aussi une existence dont était désespérément absente toute forme d'amour parental. Cela faisait fort longtemps que l'oncle et la tante de la jeune fille avaient perdu leurs cœurs et les sentiments qui les habitaient. Le battement régulier et rassurant de ceux-ci avait peu à peu été remplacé par le bruit métallique glacial des pièces d'or s'entrechoquant au creux de leurs mains avides aux doigts exagérément crochus.

Il semblerait tout à fait normal à plus d'un que, à force de mener cette terrible vie d'esclave, Marguerite eût développé le plus profond chagrin et la plus grande des amertumes, qu'elle maudît le jour même de sa naissance et qu'elle souhaitât le pire sort possible à ces tuteurs si égoïstes et si ingrats. Ce n'était néanmoins pas le cas, aussi déroutant cela pût-il paraître ! Non pas qu'il lui plût particulièrement de trimer sans fin et sans reconnaissance jamais... mais Marguerite était fondamentalement faite d'un tout autre bois ! Malgré tous les mauvais traitements qu'elle avait subis depuis ses plus jeunes années, et malgré toutes les vexations, déceptions et désillusions qu'elle avait dû supporter au cours du temps, elle avait réussi à garder au fond d'elle-même une étincelle que rien, jamais, n'avait pu éteindre. D'une âme pure, généreuse et encline au pardon, elle était parvenue à dépasser sa misérable condition pour apprécier à leur juste valeur les infimes, mais ô combien estimables, plaisirs qui lui restaient malgré tout. Car, somme toute, n'avait-elle pas la chance d'exercer un beau et noble métier, et n'entretenait-elle pas non plus de très bonnes relations avec la clientèle qui lui rendait visite chaque jour à la boulangerie, lui apportant une bouffée d'air souriante et, par là même, bien agréable ? Au-delà des incessantes corvées qui l'accablaient jour après jour, et de l'attitude si détestable et si méprisante de ses tuteurs en titre, n'était-ce pas là déjà, pour elle, une véritable satisfaction en soi ?

Et puis, outre cela, il y avait...

Ah, il y avait, plus important encore, cet autre instant unique de répit qu'elle s'accordait chaque matin, ces quelques minutes de liberté si précieuses qu'elle s'autorisait juste après qu'elle avait fini de préparer les pains et pâtisseries de toutes sortes, et juste avant qu'elle ouvrît la porte de la boutique pour y laisser s'engouffrer les clients affamés. Dans cet entre-deux qui ne durait que l'espace d'un soupir seulement, mais qu'elle avait appris à apprécier plus que tout, elle nourrissait plus encore la délicate étincelle qui dansait au fond de son cœur. Car, à ce moment-là, oubliant complètement ses soucis et son épuisement, elle gagnait d'un pas léger et rapide le jardinet situé à l'arrière de la maison pour y retrouver, avec la plus intense joie, ses amis les animaux, jaillis pour l'occasion, comme par magie, du petit bois bordant le jardin, et leur distribuer les quelques friandises qui lui restaient de ses diverses préparations culinaires.

Il y avait là, à ce rendez-vous devenu journalier, d'adorables lapins à la fourrure grise aussi douce que du velours, d'amusants écureuils roux qui, tête la première, glissaient le long des arbres à toute vitesse pour venir saisir, les moustaches frémissantes, les bouts de pâte d'amandes qu'elle leur présentait, et toutes sortes d'oiseaux dont elle ne savait pas toujours le nom, mais qui adoraient visiblement les miettes de pain qu'elle leur jetait abondamment. Si Marguerite chérissait toutes ces merveilleuses créatures qui lui accordaient si bien leur confiance, et qui lui témoignaient autant d'intérêt que d'amitié, sa préférence allait toutefois, sans qu'elle pût réellement se l'expliquer, à cet animal qui, tout rébarbatif qu'il fût a priori avec ses petites pattes, son museau pointu et son dos bardé de piquants acérés, l'avait immédiatement conquise par sa gentillesse et son regard étonnamment émouvant : Louis le hérisson.

Louis, ainsi qu'elle l'avait baptisé dès l'instant où elle l'avait rencontré ; c'était en fait le tout premier prénom qui lui était venu à l'esprit en le voyant.

Il était arrivé un beau jour de mai dans le jardin, de retour de sa balade nocturne, en se dandinant de sa drôle de démarche, alors même qu'elle était occupée comme à son habitude à gâter largement ses compagnons à poils et à plumes. En l'apercevant brusquement, agenouillée au milieu de ce groupe hétéroclite d'animaux, il s'était littéralement figé sur place, comme pétrifié par la foudre... c'était idiot, peut-être, mais elle avait eu l'impression, à la seconde précise où leurs yeux s'étaient croisés de part et d'autre du jardinet, qu'une sorte de courant était passé entre eux, qu'un fil invisible les avait subitement reliés l'un